

Coeur et intelligence

Histoire de ma vie de George Sand, Gallimard, « Quarto »,
1671 p.

Philippe Haeck

Number 201, March–April 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18734ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Haeck, P. (2005). Coeur et intelligence / *Histoire de ma vie* de George Sand, Gallimard, « Quarto », 1671 p. *Spirale*, (201), 32–33.

CŒUR ET INTELLIGENCE

HISTOIRE DE MA VIE de George Sand

Gallimard, « Quarto », 1671 p.

C'EST UN ami qui l'a poussée à écrire ses souvenirs; *Histoire de ma vie* paraît d'abord dans *La Presse* en 1854-1855 en 138 livraisons et chez l'éditeur Lecou en 20 volumes. Le livre est divisé en cinq parties égales comportant chacune entre 13 et 16 chapitres et un titre : « Histoire d'une famille, de Fontenoy à Marengo », « Mes premières années », « De l'enfance à la jeunesse 1810-1819 », « Du mysticisme à l'indépendance 1810-1832 », « Vie littéraire et intime »; — il n'y a pas de titres pour les chapitres. George Sand a mis huit ans, de 1847 à 1855, à écrire ses souvenirs en respectant la plupart du temps l'ordre chronologique. Si j'ai eu envie de ce gros livre, c'est à cause du grand plaisir à lire, il y a trois ans, *Consuelo* et sa suite, *La comtesse de Rudolstadt*, qui conte la vie d'une cantatrice italienne (1479 pages dans la collection « Libretto » aux éditions Phébus) — Dostoïevski et Alain aimaient beaucoup ce roman. Depuis cette lecture j'avais envie de connaître la vie de la femme qui a créé l'âme parfaite de *Consuelo*, cette incarnation de la bonté — il me semble que la bonté dans notre monde est rare : il faut presque avoir du courage pour la pratiquer. Cette bonté est partout dans *Histoire de ma vie* : George Sand ne parle que des hommes et des femmes qu'elle a aimés et qui l'ont aimée — le mot « cœur » ne cesse de revenir —, elle n'a pas de comptes à régler : « Qu'aucun de ceux qui m'ont fait du mal ne s'effraie, je ne me souviens pas d'eux; qu'aucun amateur de scandale ne se réjouisse, je n'écris pas pour lui. » Le récit de sa vie est un éloge de la famille et de l'amitié — elle a eu autant d'amis que d'amies et c'est plus souvent des premiers qu'elle parle dans *Histoire de ma vie*.

J'avais hâte de voir comment elle parlait de ses amants, de sa vie sexuelle, comment une idéaliste avait abordé ses sujets; elle ne les aborde pas et je n'ai pas été déçu : « *L'histoire de son propre esprit et de son propre cœur, en vue d'un enseignement fraternel* » m'a suffi. Elle dit ne retenir de sa vie, contrairement à Rousseau dans ses *Confessions*, que les éléments susceptibles de rejoindre la plupart des individus, tout en ne cessant de défendre ses droits à la différence, les droits de chaque individu à sa différence. Elle ne retient que ce qui est exemplaire, édifiant, que ce qui peut être partagé, compris. Elle cherche à comprendre sa vie, elle ne comprend pas toujours : « *On a le travers de ne*

jamais oser dire : Je ne sais pas. » Ce qui est agréable dans cette autobiographie, c'est qu'on a le sentiment, même si Sand respecte la suite des années, qu'elle improvise, écrit ce qui lui vient à l'esprit, ce qui crée un ton à la fois intime et familier. Écoutez : « *Je ne crois pas interrompre l'ordre de mon récit en consacrant quelques pages à mes amis. Le monde de sentiment et d'idées où ces amis me firent pénétrer est une partie essentielle de ma véritable histoire, celle de mon développement moral et intellectuel. J'ai la conviction profonde que je dois aux autres tout ce que j'ai acquis et gardé d'un peu bon dans l'âme.* » Ce qui fait que l'histoire de sa vie est avant tout l'histoire des autres qui ont fait de sa vie ce qu'elle a été; elle préfère regarder les autres, sentir ce qu'elle leur doit plutôt que de s'analyser, de faire comme si le moi était une entité séparée de ce qui l'entoure.

La famille

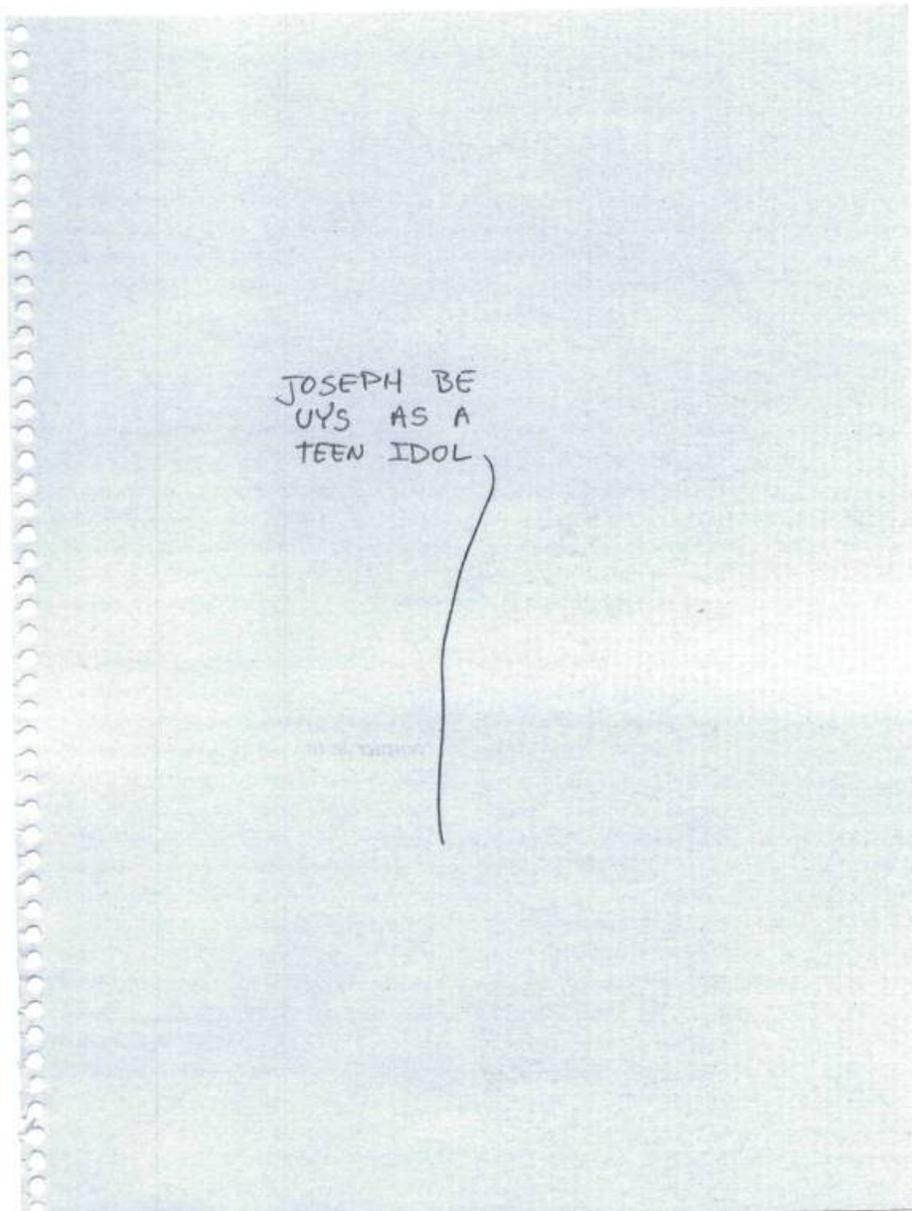
Les autres, pour la plupart d'entre nous, c'est d'abord la famille. Et il en est ainsi manifestement pour George Sand : les 585 premières pages de son autobiographie sont la biographie de Maurice Dupin, son jeune père mort à trente ans alors qu'elle n'en avait que quatre. Ces pages sont pleines des lettres de son père à sa mère, Marie-Aurore de Saxe : lettres de l'adolescent à une mère adorée, emprisonnée à cause de ses origines nobles pendant la Révolution, puis lettres du jeune soldat, fervent républicain qui émet des réserves quand Napoléon se sacrifie empereur, à une mère inquiète qui craint toujours pour sa vie — ironie du sort, il va mourir d'une chute de cheval non loin de chez lui alors qu'il est en permission. Ce père jeune, bon musicien — il joue du violon et compose —, intrépide soldat qui rêve de gloire militaire tout en n'usant pas de sa famille noble pour avancer en grade, épris d'une femme du peuple qui ne plaît pas à sa mère, ne craint pas de dire ce qu'il pense. Il est sans doute le premier héros de George Sand. Les lettres vivantes du père se lisent presque comme un roman par lettres, même si George Sand affirme au début de son livre : « *Je ne fais point ici un ouvrage d'art, je m'en défends même, car ces choses ne valent que par la spontanéité et l'abandon, et je ne voudrais pas raconter ma vie comme un roman. La forme emporterait le fond. Je pourrai donc parler sans*

ordre et sans suite, tomber même dans beaucoup de contradictions. » En lisant ces lettres, on pourrait penser que le père est aussi bon écrivain que la fille, mais Martine Reid, responsable de l'édition dans la collection « Quarto », explique les raisons de cette perception dans sa présentation : « *L'écrivain ne respecte pas toujours l'ordre d'envoi des lettres et l'unité de chacune d'elles : elle en regroupe volontiers plusieurs, omettant les adresses et les protestations d'affection; elle en écarte certaines, jugées redondantes ou trop anecdotiques. Elle ne respecte pas non plus le texte : elle le modifie pour le rendre plus vivant [...] et plus savant [...]; elle le réécrit entièrement par endroits quand elle n'ajoute pas de longs développements et observations de son cru; elle censure enfin les noms et les propos qui pourraient choquer [...]. Elle travaille à donner à l'ensemble plus de clarté et de précision, à en accentuer le ton enjoué et les marques de sensibilité.* » Quelques-uns pourront s'en offusquer mais moi je m'en réjouis; j'ai eu du plaisir à lire ces lettres vives, je trouve bon que l'auteure pense aux lecteurs, qu'elle fasse profiter les lettres de son père de son métier d'écrivain.

Après la résurrection du jeune père, vient le conflit entre la grand-mère et la mère, vient sa souffrance d'être l'objet de ce conflit. Parce que la grand-mère a gagné la garde de la petite Aurore, nous avons eu George Sand; si la mère avait gagné, il y aurait eu une ouvrière de plus dans les rues de Paris — sa mère voulait ouvrir une boutique de chapeaux. La grand-mère lisait les philosophes, ne croyait pas en Dieu; la mère préférerait les romans sentimentaux, croyait de tout son cœur en Dieu, ne pouvait lire ce que sa fille lisait : Montaigne, Shakespeare, Molière, Leibniz, Rousseau, Chateaubriand.

L'infini

« *Je devins dévote : cela se fit tout d'un coup, comme une passion qui s'allume dans une âme ignorante de ses propres forces. [...] J'avais quinze ans. Tous mes besoins étaient dans mon cœur, et mon cœur s'ennuyait, si l'on peut ainsi parler. [...] Il me fallait aimer hors de moi, et je ne connaissais rien sur la terre que je puisse aimer de toutes mes forces.* » La lumière certains jours d'hiver sur un tableau du Titien qui représente Jésus au jardin des Oliviers dans la chapelle du couvent des religieuses anglaises où



Mathieu Beauséjour, [sans titre], dessin tiré d'une série réalisée entre 1991 et 1995, 21,5 × 27,7 cm.

sa grand-mère l'a placée, une visite faite une nuit dans cette même chapelle seulement éclairée par la lampe du sanctuaire pendant laquelle elle croit entendre le *Tolle, lege* comme saint Augustin entraînent sa conversion. Cet élan mystique de ses quinze ans vers un « dieu inconnu qui m'appelait à lui », le plaisir qu'elle a quand elle peut disposer d'une cellule individuelle — « *Et puis, n'être pas chez soi, ne pas se sentir seule une heure dans la journée ou dans la nuit, c'est quelque chose d'antipathique pour ceux qui aiment à rêver et à contempler* » — res-

teront toujours en elle : elle aura toujours besoin d'un lieu où être seule pour rêver, écrire, elle croira toujours en Dieu, même au milieu de ses amis rationalistes, Jésus demeurera pour elle un idéal. Ses aspirations divines viennent sans doute mettre un baume sur « *la rage de trouver l'amour vrai qui appelle et fuit toujours* ».

Cette brèche créée en elle par ses élans mystiques l'amène sans doute à être artiste, à trouver dans l'art un appel vers quelque chose de plus grand que les petits tracas, les petits rai-

sonnements, les petites mesquineries de la vie courante : « *La notion de l'infini peut seule agrandir un peu l'être fini que nous sommes, et c'est la notion qui entre le plus difficilement dans nos esprits. La discussion, la délimitation, l'épluchage et l'épilogage sont devenus, surtout en ce temps-ci, de véritables maladies; à ce point que beaucoup de jeunes artistes sont morts pour l'art, ayant oublié, à force de causer, qu'il s'agissait de prouver par des œuvres, et non par des discours. L'infini ne se démontre pas, il se cherche, et le beau se sent plus dans l'âme qu'il ne s'établit par des règles.* » Mais artiste, elle l'était déjà enfant quand elle a commencé à se raconter dans sa tête les aventures de Corambé, héros idéal qui venait créer un monde d'amitié, de fraternité : « *[...] mon cœur comme mon imagination étaient tout entiers dans cette fantaisie, et quand j'étais mécontente de quelque chose ou de quelqu'un dans la vie réelle, je pensais à Corambé avec presque autant de confiance et de consolation qu'une vérité démontrée.* »

Lire *Histoire de ma vie* me fait sentir comment chaque vie est infinie, comment elle est un immense dialogue avec les morts qui nous ont précédés et les vivants qui nous accompagnent. Peut-être devrions-nous suivre l'exemple de George Sand en écrivant chacun notre vie le plus justement que nous pouvons « *sans symbole, sans auréole et sans piédestal* » : « *Le récit des souffrances et des luttes de la vie de chaque homme est donc l'enseignement de tous; ce serait le salut de tous si chacun savait juger ce qui l'a fait souffrir et connaître ce qui l'a sauvé.* » Cette femme qui a vécu à une époque mouvementée se croyait ennuyeuse, souffrait souvent de migraines, était parfois attirée par la « *mala-die du suicide* » (à dix-sept ans elle a fait une tentative), aimait la compagnie des enfants, avait peu de goût pour les longues discussions, les théories (un art réaliste lui paraissait impossible), n'a pas cessé d'écrire pour subvenir à ses besoins, à ceux de ses proches; quand elle se souvient du retour à sa maison de Nohant après avoir gagné la bataille de son divorce, elle écrit : « *Au reste, je n'entraîs pas à Nohant avec l'illusion d'une oasis finale. Je sentais bien que j'y apportais mon cœur agité et mon intelligence en travail.* » En entrant dans ses livres, nous retrouvons nos tourments, nos questions, nos rêves : « *[...] j'ai cherché un moyen d'idéaliser la réalité autour de moi et de la transformer en une sorte d'oasis fictive, où les méchants et les oisifs ne seraient pas tentés d'entrer ou de rester.* » Est-ce fou de penser que George Sand est née du croisement d'Anaïs Nin et de Hermann Hesse?

Philippe Haeck